

La question de l'Acheuléen - une tentative de compréhension.

Reto Jagher

Institut de Préhistoire et Science de l'Archéologie, Université de Bâle, Suisse.

reto.jagher@unibas.ch

Introduction

L'Acheuléen est un terme courant au vocabulaire de tout préhistorien, qui cependant n'a jamais été défini avec une précision dépassant des descriptions générales. Son utilisation reste diffuse en ce qui concerne l'essence de l'expression proprement-dite. Pendant les nombreuses années que l'auteur de ces lignes a été aux prises avec l'Acheuléen et les civilisations à bifaces du Pléistocène moyen, les contours d'une définition claire se sont de plus en plus estompés dans un brouillard de concepts et de définitions préconçues, de plus en plus en contradiction avec les observations réalisées sur le terrain. On observe que des discussions académiques, ayant parfois une longue histoire, ont abouti à un champ d'interprétations très vaste. La synthèse de ces observations est souvent contrariée par des particularismes locaux et des approches sélectives. Confronté à tous ces résultats souvent divergents, on aboutit forcément à la conclusion que **L'ACHEULÉEN N'EXISTE PAS**.

Pour alimenter cette discussion, l'auteur a opté pour la forme d'un essai, s'arrogeant ainsi le droit d'aborder le sujet plus librement que dans le cadre habituel d'une publication scientifique. Dans cet esprit, pour éviter toute polémique, nous avons renoncé aux mentions bibliographiques: il ne s'agit pas de porter un jugement sur les écrits de nos prédécesseurs ou de nier la valeur d'un travail réalisé dans l'esprit du temps, avec les arguments à disposition à l'époque. En effet, l'état actuel des connaissances n'est qu'une phase de transition, puisqu'elles seront mises au défi à leur tour par des découvertes futures.

Les origines de l'Acheuléen

Pour comprendre ce qu'est l'Acheuléen, il faut se pencher sur l'historique du terme et sur l'évolution de ses conceptions au fil de la recherche. On remontera alors aux origines de la recherche préhistorique et aux travaux scientifiques des pionniers du 19^{ème} siècle, période au cours de laquelle on reconnut l'ancienneté de l'humanité et les grandes lignes de son histoire. Retenons que le 19^{ème} siècle fut une période extrêmement dynamique, s'accompagnant d'un bouleversement profond des sciences naturelles ayant d'importantes conséquences philosophiques pour le monde occidental.

À cette époque, les recherches sur l'histoire de l'humanité s'inscrivaient tout naturellement dans le cadre des sciences de la terre. Ces recherches permirent de découvrir l'homme antédiluvien ou fossile, et de comprendre dans quel contexte il vécut. Son origine recula vers un passé beaucoup plus ancien par rapport à ce qui était alors communément admis en Occident. A l'époque de ces découvertes, au milieu du 19^{ème} siècle, on aborda cette question dans l'esprit du Lamarckisme, postulant un développement unilinéaire, avec une succession d'étapes de plus en plus complexes suivant une stimulation intrinsèque. Ce concept d'une évolution culturelle tendant vers la perfection resta jusqu'au dernier quart du 20^{ème} siècle un argument de poids dans le discours scientifique. Cette approche impliquait que les premiers outils de l'humanité devaient être d'une simplicité primitive. Par conséquent, le biface fut considéré comme point de départ de la culture humaine.

Le terme „Acheuléen“ fut introduit par Gabriel de Mortillet en 1873 pour désigner la plus ancienne civilisation humaine connue alors. Il définit le „coup-de-poing“ comme en étant le fossile directeur. Rappelons que, seulement quatre ans plus tôt, Gabriel de Mortillet considérait encore le Moustérien comme étant la plus ancienne époque de l'Age de la Pierre, caractérisée alors par des pointes unifaciales et des coups-de-poing. En 1873, le même auteur retira les coups-de-poing des fossiles directeurs du Moustérien pour en faire le signe unique et distinctif de l'Acheuléen. Dans les discussions qui suivirent, portant sur la présence ou l'absence d'éclats retouchés à l'Acheuléen, Gabriel de Mortillet déclara en 1883 que le mobilier provenant de Saint-Acheul était mélangé, appartenant donc à une culture de transition entre le Chelléen et le Moustérien. Le Chelléen fut introduit à ce moment-là pour dénommer la „vraie culture“ à coups-de-poing, en passant sous silence la présence de bifaces dans le Moustérien. Ce flou conceptionnel, admis tacitement pour satisfaire des conceptions préconçues sur l'évolution des cultures, marque le début des problèmes de définitions qui nous préoccupent aujourd'hui encore.

Bien que le modèle proposé par Gabriel de Mortillet ait été contesté déjà à l'époque, les concepts de bases furent suivis et l'évolution de l'anté-Moustérien resta fortement liée au développement des

coups-de-poing. Dans les années 1910, Victor Commont proposa un nouveau schéma chronologique du Paléolithique inférieur, sur la base de minutieuses observations géologiques et d'ensembles archéologiques complets, et non triés selon la valeur des pièces. Il constata la longue durée de l'ère des bifaces et affina la classification établie par de Gabriel Mortillet en proposant une évolution des industries, notamment des bifaces. En fonction de leur position géologique, il isola parmi les coups-de-poing de nouveaux fossiles directeurs, et admit que les éclats retouchés font partie intégrante du Chelléen et de l'Acheuléen. Il observa que le Moustérien se distingue de l'Acheuléen par la présence du débitage Levallois. Contrairement à ses prédécesseurs, Victor Commont admit que les différentes étapes chronologiques se suivirent de manière graduelle, avec des formes intermédiaires entre les unes et les autres, en opposition aux ruptures postulées par Gabriel de Mortillet. Ainsi, Victor Commont réhabilita l'Acheuléen comme culture à part entière. Son système peut être résumé de la façon suivante: à la base, on trouve le Chelléen, caractérisé par des bifaces simples façonnés au percuteur dur et un débitage peu développé. Il est suivi de l'Acheuléen, avec des coups-de-poing plus élaborés taillés au percuteur tendre et des éclats retouchés. Cette culture est remplacée par le Moustérien, avec des coups-de-poing plus rares, des éclats retouchés plus standardisés et du débitage Levallois.

Au début des années 1930, Henri Breuil présenta sa synthèse sur l'évolution du Paléolithique ancien, où il insista en détail sur l'autonomie des industries à éclats, mais resta quasiment muet en ce qui concerne l'Acheuléen; il rebaptisa le Chelléen en introduisant le terme d'Abbevillien, mais sans contribuer à la définition de ce dernier.

L'absence de nomenclatures unifiées et le manque de définitions standardisées permettant une application stricte au matériel archéologique constitue l'un des grands flous du premier siècle de recherches sur l'Acheuléen. Durant la même période, les efforts d'André Vayson de Pradene permirent d'élaborer une classification des bifaces sur la base de critères morphologiques stricts, dépassant les descriptions traditionnellement utilisées jusque-là. Il fallut attendre les travaux de François Bordes, publiés en 1961, pour disposer enfin de définitions morphologiques détaillées et pertinentes.

On observe que les changements constatés au sein des industries lithiques du Paléolithique inférieur et moyen sont nettement plus discrets que ceux survenus au Paléolithique supérieur. Tandis que les hommes des périodes anciennes puisèrent largement

d'un fond commun important, la diversification de l'outillage est beaucoup plus marquée au Paléolithique supérieur, avec une succession claire, sans chevauchements sensibles, et des „fossiles directeurs“ distincts pour chaque phase. Voilà qui contraste considérablement avec la situation observée au Paléolithique moyen, et surtout avec celle du Paléolithique inférieur.

Vers une définition de l'Acheuléen

Au 19^{ème} siècle, la plupart des collections étaient achetées à des ouvriers travaillant dans des carrières destinées à l'extraction de matériaux de construction. C'est ainsi que les „belles pièces“, c'est-à-dire les coups-de-poing, ont reçu d'avantage d'attention, confortant les chercheurs dans leur concept du biface comme outil primordial du Paléolithique inférieur.

L'un des principaux obstacles à une définition valide de l'Acheuléen a longtemps été lié aux méthodes de travail, pendant longtemps essentiellement qualitatives et se concentrant presque exclusivement sur la présence ou sur l'absence de fossiles directeurs, ou des objets considérés comme tels. Étrangement, l'arrivée des méthodes de travail quantitatives établies par François Bordes et Maurice Bourgon n'a pas non plus contribué à une meilleure définition de l'Acheuléen: on se contentait d'indications vagues comme „beaucoup de bifaces“ ou „pourcentage élevé de bifaces“, mais sans véritablement les chiffrer. Rétrospectivement, on a l'impression que les préhistoriens influents à l'époque étaient bien conscients des faiblesses de la définition de l'Acheuléen, sans toutefois remettre en question l'image traditionnelle, peut-être aussi parce que, au milieu du 20^{ème} siècle, les fouilles de sites Acheuléen étaient rares et ne fournissaient guère d'impulsions à une nouvelle discussion.

Durant la même période, le terme Acheuléen acquit une notion purement chronologique, désignant désormais toute industrie antérieure au dernier interglaciaire. Ainsi, des industries dites acheuléennes sans bifaces firent leur apparition, en contradiction flagrante avec la définition d'origine. Cette notion double du terme „Acheuléen“, avec un sens purement chronologique et un autre strictement culturel, a considérablement contribué à l'érosion de la précision de l'expression.

Parmi les enjeux majeurs de l'Acheuléen, on relèvera l'absence de sites riches comportant plusieurs occupations consécutives, avec des stratigraphies permettant d'établir des successions bien définies.

En effet, l'archéologie de l'Acheuléen ne se pratique guère au niveau de sites en grotte ou en abri,



Figure 1: Biface de Nadaouiyeh Aïn Askar (Syrie) du faciès Nade daté de plus de 500'000 ans, il est certain que, dépassant l'aspect purement fonctionnel, des bifaces possèdent une forte composante esthétique voir symbolique. (photo Erwin Jagher).

mais bien davantage dans des campements de plein air au niveau de paysages, comme ceux par ailleurs où l'Acheuléen fut découvert à l'origine. Cette différence avec les périodes plus récentes a rendu difficile l'établissement d'un cadre chronologique détaillé permettant de bien suivre l'évolution culturelle, reposant sur les principes de la stratigraphie horizontale.

Contrairement aux périodes plus récentes, l'archéologie de l'Acheuléen ne se fait pas au niveau du site local, mais au niveau du paysage. Ainsi, les observations multiples de sites de plein air ont été structurées avec les moyens fournis par la stratigraphie horizontale. Avant de disposer d'une résolution chronologique cohérente des dépôts de rivière et de ceux d'origine éolienne sur les terrasses fluviales, l'exploitation des éléments de datations fut fort restreinte, ne permettant qu'une esquisse schématique. En effet, la conception du Quaternaire fut jusqu'aux années 1980 largement empreinte du concept quadripartite de Penck et Brückner.

Aujourd'hui, la définition du terme Acheuléen est toujours aussi vague qu'au moment de son in-

troduction. Tant le début que la fin de cette période semblent se perdre dans le flou de l'histoire, histoire écrite entre autres par les préhistoriens, mais jamais par les préhistoriques. Il est fascinant que, malgré tout, la communauté scientifique ait une notion générale unanime de l'Acheuléen, bien qu'on arrive difficilement à définir cette culture dans un sens strict.

L'Acheuléen, un phénomène d'étendue mondiale

Très vite, bien avant la fin du 19^{ème} siècle, on découvrit des traces de l'Acheuléen hors de ses aires classiques du Nord de la France et du Sud de l'Angleterre un peu partout en Europe, mais de moins en moins vers l'est du continent. Peu après, on découvrit des sites en Egypte, au Proche Orient au Maghreb, et finalement dans tout l'Afrique.

La parenthèse qui regroupait ces observations fut le biface qui, par analogie avec ses homologues européens, permit une attribution culturelle et chronologique facile au moment de ces découvertes. Notons que le biface est, par ses dimensions et sa forme, un objet facile à repérer dans la nature. On sait bien que de nombreuses découvertes réalisées au 19^{ème} et au 20^{ème} siècle se contentaient de signaler ces outils, en restant muet sur le mobilier qui y était associé. De cette manière, les anciens truismes se virent confirmés et le nombre de sites dits acheuléens foisonna. Ainsi le biface, par son caractère de fossile directeur, devint l'ambassadeur de l'ancienneté de l'humanité à une échelle mondiale. Par cette tradition longue de bien plus d'un siècle de recherches préhistoriques, la mise en évidence de l'Acheuléen au-delà du continent Européen s'est profondément implantée dans la communauté scientifique.

Ceci concerne surtout les origines historiques et géographique de l'Acheuléen. La découverte de bifaces très anciens en Afrique orientale en fit reculer les débuts au-delà des limites observées en Europe. Les plus anciens bifaces actuellement connus, datant d'environ 1,8 million d'années, sont considérés comme les ancêtres de cette culture.

En tenant compte de l'étendue géographique et de la durée chronologique surgit une question fort pertinente: peut-on véritablement parler d'une même culture? D'une culture universelle réduite à un seul outil faisant office de lien général? Un outil devenu iconique pour les préhistoriens, toutefois incapables de déchiffrer le code laissé par les préhistoriques. Il faut sincèrement se demander si des phénomènes éloignés de milliers de kilomètres, étalés sur au moins 1,7 million d'années, peuvent avoir une appar-

tenance culturelle telle que le suggère l'estampille „Acheuléen“? Comment un assemblage de données aussi disparate peut-il être compris dans une classification aussi simple, écartant l'inégalité flagrante?

Et le biface fut

Dans cet essai, le biface est traité de manière générale. Les distinctions typologiques ne sont pas l'objectif de cet exposé, qui a pour but de réunir quelques réflexions autour de cet outil emblématique. Le biface, à juste titre, est une icône de la Préhistoire, premier instrument préhistorique de l'homme antédiluvien qui fut reconnu: c'est sa longue histoire et sa vaste répartition géographique, et en plus le défi qu'il nous lance pour saisir son code afin de le comprendre, qui créent cette fascination. Il est évident que le biface comprend, outre ses particularités d'outil profane, des qualités conceptuelles diversifiées au-delà des besoins fonctionnels purs. L'étonnante longévité du phénomène „biface“, la surprenante unité de doctrine qu'il suscite et sa diffusion à travers une grande partie de l'ancien monde contribuèrent également à cette fascination. Sur ce fond, parler **DU BIFACE** serait trop facile au vu d'un enjeu aussi complexe que vaste. La réduction à un terme simple n'est guère à l'échelle de la largeur du sujet.

L'outillage lithique, dès ses débuts et jusqu'à sa disparition, consista essentiellement en éclats légers, retouchés ou non, dont la maniabilité ergonomique était fondamentale. Très vite, la notion d'outil massif destiné à des travaux demandant un instrument lourd fut associée au biface, oblitérant le fait qu'on retrouve des formes diminutives dans quasiment chaque contexte acheuléen, révélant d'autres fonctions pour cet outil. Sur le plan technologique, le biface ressemble à un nucléus, qui lui n'est autre qu'un moyen de parvenir à ses fins. D'autre part, le biface, technologiquement semblable à une sorte de nucléus, est le but de la production.

Il faut bien retenir que notre logique d'*Homo sapiens* n'est pas forcément celle des gens du Paléolithique inférieur. Ce qui nous semble illogique aujourd'hui pourrait parfaitement être en harmonie avec les concepts de l'époque et vice versa, les classements de l'époque ne doivent pas se révéler directement à nous. Cette incompatibilité dans la réflexion, qui sépare le préhistorique du préhistorien, doit être retenue pour comprendre les civilisations du Paléolithique.

Le biface en soi peut être considéré comme une sorte de sculpture. En effet, le façonnage permet de modeler la matière selon une procédure soustractive.

Le concept de façonnage s'oppose à celui de débitage, même si les deux impliquent des gestes identiques. Si pour l'un, la gestion du volume est soumise à la production d'éclats appropriés comme résultat, l'éclat est pour l'autre un moyen de transformation visant à obtenir une forme prédéterminée. Dès l'apparition des premiers bifaces, les mêmes humains ont facilement interchangé ces deux concepts.

La sculpture par „façonnage“ permettrait en principe une vaste expression de formes variées; cependant, le répertoire formel des bifaces resta étrangement limité sur toute sa durée de production. Comme pour nul autre outil en pierre du Paléolithique, l'expression du tailleur devient reconnaissable dans l'objet lui-même. L'habileté artisanale et/ou conceptuelle exprimée par ces outils se dévoile par des caractères distincts mais fort différents: l'objet peut être taillé avec un minimum de gestes, en général exécutés avec une dextérité étonnante dès les périodes les plus anciennes, dans une sorte de minimalisme absolu parfaitement maîtrisé; mais il peut aussi être exécuté avec un très grand soin, avec de nombreuses manipulations délicates, afin d'obtenir un outil dont l'effort de fabrication dépasse de loin ce qui était fonctionnellement nécessaire. Entre ces deux approches opposées, il n'y a guère de valeur chronologique. Certes, les bifaces dits archaïques sont plus anciens, mais des formes analogues furent régulièrement confectionnées tout au long de leur histoire. D'autre part, des pièces raffinées apparurent très tôt, démonstration supplémentaire de la longévité des concepts liés au biface.

La morphologie des bifaces se caractérise par une forte bipolarité: en effet la majorité écrasante de ces outils présente un axe longitudinal bien marqué, et en général une opposition évidente entre pointe et base. L'abandon systématique de cette structure de base ne se rencontre que très rarement. Le ying et le yang réunis dans le même objet, d'une conception aussi ancienne, pourraient être le motif d'une approche philosophique dépassant le cadre de cette publication. Ce genre de dualité comme pointe et base - recto et verso - gauche et droite - allongé et trapu - pointu et arrondi - façonnage et débitage - effort et fonctionnalité - s'apparentent à la liberté de réflexion appliquée aux concepts de réalisation, pour ne mentionner que quelques exemples du champ des contraintes perceptibles dans le biface. Malgré cette anarchie apparente, la symétrie axiale fut respectée avec une cohérence stupéfiante.

On ne sait à ce jour que peu de choses sur la véritable utilisation du biface. Les rares analyses des traces d'utilisations indiquent un usage polyvalent

longtemps attribué de manière intuitive. Mais on ignore largement quelle fut son utilisation dans le quotidien du Paléolithique. Les dimensions et la masse de ces outils sont décisives pour leur usage, qui fut aussi large que leurs morphologies et leurs dimensions. Dans notre perception, le biface peut être un outil en soi, ou un support d'outils ou, par analogie avec un canif suisse, avoir été utilisé comme outil multiple. Ainsi, la fonctionnalité que les producteurs leur attribuaient est complexe et difficile à saisir aujourd'hui. A priori, il n'est guère possible de déterminer la fonction du biface par sa morphologie ou ses dimensions. En effet, le lien entre forme et fonction reste largement inconnu du préhistorien.

En se concentrant sur l'étude des bifaces, on découvre nombre de paramètres à considérer qui sont inhérents à ce concept polymorphe. Tout d'abord, à quel niveau la morphologie actuelle correspond-elle à la forme initiale voulue par le tailleur, et à quel niveau est-elle le produit de transformations survenues au cours de son utilisation? En effet, de nombreux bifaces furent réaménagés une ou plusieurs fois, et leur forme actuelle n'est qu'un palimpseste dont la lecture est souvent limitée. Ainsi le terme „biface“ comprend-il une notion multiple ou bi-face entre l'aspect actuel et sa condition initiale. Mais un grand nombre de bifaces conservèrent apparemment leur aspect authentique, permettant de considérer les objectifs de leurs producteurs. Il s'agit encore d'une de ces dualités inhérentes au phénomène du biface.

Considérant les bifaces comme une catégorie d'outils en tant que sujet de recherche, il faut retenir que chaque biface est une pièce unique, confectionnée sur un support-ébauche non standardisé. Le choix du bloc de matière première dépendait de nombreux facteurs dont les dimensions, la forme ou la qualité de la matière première; ces éléments définissent ce qu'il est possible de réaliser. Ainsi, la conception initiale de l'outil, une conception abstraite dans l'esprit du tailleur, demandait un nombre de concessions et de compromis entre l'idéal et le réel. C'est là que surgit une question fondamentale: à quel niveau est-il véritablement possible de reproduire exactement le même outil, dans ses dimensions et ses proportions exactes? Il est évident que la reproductibilité stricte reste un concept théorique. Même là où une standardisation devient clairement visible dans le matériel archéologique, on constate une variabilité considérable des dimensions et des formes. En archéologie, le traitement de la variabilité est un défi, puisque son évaluation demeure subjective.

Par ailleurs, la forme actuelle peut correspondre tant à une confection originale qu'à un palimpseste

de réaménagements, souvent invisibles à priori. En conséquence, une classification de ces outils doit rendre compte de ces principes et les respecter selon les règles. Malgré les nombreuses études réalisées, on ne dispose toujours pas d'une classification voire d'une typologie unanime, malgré une terminologie commune répandue. Avec le biface, deux concepts se heurtent en opposition diamétrale: la doctrine du préhistorien, soit sa volonté de structurer le passé avec des classes bien délimitées, et la liberté d'esprit et la réalité des préhistoriques, avec leur propre concept de classification.

Comme pour la typologie, la morphométrie dépend des mêmes restrictions de fabrication et de reproductibilité. En plus viennent s'y greffer des contraintes pratiques entre le concept idéal de la théorie et la réalité du matériel archéologique. Ce qui est défini comme lignes et proportions claires est en réalité difficile à saisir sans contradictions imposées par la réalité de l'objet. Cette divergence, souvent considérable entre l'artéfact et le concept théorique de la méthode appliquée est rarement mentionnée dans les recherches. Plus la divergence entre théorie et réalité devient importante, plus la résolution statistique devient discutable et les regroupements indécis.

Un autre aspect élémentaire permettant d'évaluer le biface est la matière première, du point de vue de son aptitude à la taille, et surtout de la forme et des dimensions des blocs naturels. Tous ces facteurs ont une grande implication sur ce qui est possible et sur les limites imposées. Sans appréciation de la matière première et de ses contraintes, une estimation des choix et du comportement humains n'est guère possible. Ainsi, la présence ou l'absence de bifaces dans un matériel archéologique peut être dû à l'indisponibilité d'une matière première appropriée dans la perspective des hommes préhistoriques.

Le biface, par son volume considérable, a souvent été considéré comme une sorte de réserve de matière première, permettant de produire des éclats en cas de nécessité. Ainsi, les bifaces élaborés auraient pu être les précurseurs du débitage Levallois. A ce sujet, il faut noter que le concept du façonnage et de la gestion du volume pour le débitage sont aux antipodes. Ce qui est la conservation du volume pour l'un est sa consommation pour l'autre, même si les deux approches fonctionnent de manière soustractive. Pour la question du biface-nucléus, des décisions sont possibles: soit on consomme le biface en entier, soit on garde l'outil de base. Dans ce dernier cas, après l'élaboration définitive de l'outil, seuls peu d'éclats non prédéterminés peuvent être obtenus. Le potentiel d'un tel procédé est faible et extrê-

mement opportuniste si l'on veut conserver les propriétés de l'outil original.

Une évolution générale des bifaces au fil du temps n'est reconnaissable que dans les grandes lignes. Un modèle global se dessine, sauf pour les tout premiers bifaces, qui présentaient un mode de production assez général. Il y a environ un million d'années, ces objets furent relativement vite remplacés par des outils plus raffinés, et à partir de là, on déplore l'absence quasiment totale d'une évolution consécutive, avec une succession de stades bien définis. De même, la succession chronologique des techniques de production, avec le passage du percuteur dur au percuteur tendre, est nettement moins claire que ce que les concepts archéologiques ont longtemps voulu suggérer.

Très tôt dans l'histoire des bifaces apparurent des artefacts parfaitement équilibrés dépassant l'aspect purement fonctionnel, souvent avec une forte composante esthétique. A l'inverse, une réduction à l'essentiel, avec un nombre de gestes minimal, peut être une expression intellectuelle. Très tôt, la façon d'exécuter les bifaces permet de distinguer des styles différents parmi les groupes humains du Pléistocène. Ainsi, à travers le biface, on perçoit des niveaux de cognition attentifs à des valeurs situées bien au-delà de ce qui était élémentaire pour la survie, et dépassant les aspects purement pratiques.

En conclusion, on est en présence du chevauchement de différents aspects relatifs à la chronologie, à l'environnement, à la géographie, à la technologie, à la matière première, au contexte culturel, aux besoins quotidiens de l'époque, tous interdépendants, rendant difficile la saisie du phénomène „biface“ et interdisant une approche simple. „Un biface est un biface“, pour le dire avec Gertrude Stein, exprimant bien l'approche classique; cependant, tout biface est un biface, mais chaque biface est un autre biface. Cette pluralité est souvent méconnue dès lors qu'on parle **du biface**. Enfin, le biface, avec sa grande variabilité et sa polyvalence considérable, n'est pas adapté au rôle de fossile directeur.

A propos d'évolution culturelle

Les concepts débouchant sur l'introduction de l'Acheuléen ont été mis en place dans un contexte reposant sur des notions en vigueur du 19^{ème} au dernier quart du 20^{ème} siècle. Ce concept impliquait un développement linéaire vers une sophistication et une complexité issues de l'idéal du développement culturel tel que l'Europe le connaît depuis l'Antiquité, dans une optique de continuité historique. Ce

fut une grave erreur que de confondre des modifications culturelles survenues au cours du temps et un modèle d'évolution historique, impliquant que les périodes précédentes étaient forcément moins développées que celles qui suivirent, et de vouloir imposer ce schéma à la préhistoire. Dans un raisonnement inverse, plus une culture est reculée dans le temps, plus son état archaïque et primitif doit être manifeste. Ainsi, les phases de la préhistoire ont été projetées sur une ligne décroissante imaginaire. Les initiateurs de cette approche furent les pionniers de la recherche en préhistoire, ne disposant pas de contrôle chronologique direct, un processus dont l'acquisition est toujours en cheminement. Ce furent leurs disciples qui fixèrent ce modèle de manière universelle dans la recherche, sans réflexion ultérieure.

Le besoin d'interpréter l'histoire humaine de manière qualitative a débouché sur la situation actuelle, avec des définitions en contradiction flagrante avec les résultats acquis plus tard. Un langage scientifique peu conscient de la terminologie et de sa valeur sémantique porte aussi une part de responsabilité. Finalement, la clarté de l'expression et la logique du discours se sont effacées.

Les changements observés au cours du Paléolithique inférieur s'enchaînent sans aucun doute le long d'un axe chronologique, permettant de construire une succession historique. Mais il s'agit d'une séquence purement temporelle, n'impliquant aucun élément évolutif. La signification des changements constatés doit être soigneusement examinée, en se basant sur des arguments multiples et non seulement chronologiques.

Un problème inhérent aux cultures préhistoriques réside dans le fait qu'elles sont définies sur la base d'interprétations de préhistoriens établies sur plusieurs générations. Ces dernières travaillèrent chacune avec les concepts, les moyens et l'expérience de leur époque. Ainsi, des éléments issus d'approches bien différentes furent amalgamés pour jeter les bases des modèles actuels.

Considérant l'histoire culturelle du Paléolithique, il se pose la question élémentaire de savoir combien de variation fait une différence, et dans quelle mesure des manifestations divergentes peuvent coexister. Ainsi, notre définition du passé est très limitée, permettant des esquisses seulement schématiques. Pour bien séparer les „cultures“ du Paléolithique, il faut des différences et des changements considérables permettant de les distinguer clairement. Ce qui ne pose guère de problème pour le Paléolithique supérieur et pour les périodes subséquentes est bien

plus ardu pour le Paléolithique moyen et ancien. En Europe, les ruptures du Paléolithique supérieur, soit les remplacements fondamentaux observés dans la culture matérielle, sont bien visibles. Or, il n'y a rien de comparable entre le Moustérien et l'Acheuléen. Pendant plus de 500 millénaires, „l'évolution culturelle“ se présente comme un long fleuve tranquille faisant des méandres à travers l'histoire, avec une variabilité dans les détails, mais finalement d'une continuité inattendue, associée à la même souche biologique de l'humanité.

Par contre, durant ces mêmes 500 millénaires, on observe au Proche-Orient des ruptures bien nettes. Ainsi, des traditions fortement liées au façonnage, avec peu d'outils sur éclats de l'Acheuléen (Levant) sont complètement remplacées entre 350 et 325 ka par des industries yabroudiennes avec une forte production d'éclats retouchés, dont les supports furent produits selon un procédé inconnu durant l'Acheuléen. Malgré la présence de bifaces, la différence entre l'Acheuléen Levantin et le Yabroudien est aussi profonde que celle que l'on observe parmi les industries du Paléolithique supérieur en Europe. Au Proche-Orient, contrairement à l'Europe, les bifaces disparaissent de la trousse d'outils des préhistoriques avec la fin du Yabroudien vers 250 ka. A nouveau, on observe une profonde rupture dans les traditions lithiques. Le débitage du Yabroudien fut remplacé par des systèmes de production laminaires et Levallois. A partir de 160 ka, le Levallois devint le débitage prédominant. Le rythme et l'envergure des changements se produisant au Proche-Orient contrastent fortement avec l'histoire de l'Europe à la même époque.

Ces deux exemples démontrent bien à quel point l'histoire du Paléolithique ancien et moyen a pu diverger profondément selon les régions géographiques, contredisant catégoriquement les concepts d'une évolution culturelle supposée mondiale. Même si les données archéologiques dans d'autres régions du monde comme le Maghreb, la région du Nil supérieur et l'Afrique de l'Est sont plus fragmentaires, on constate des singularités régionales et chronologiques manifestes. Ces observations, quoiqu'encore limitées, indiquent un „Acheuléen“ beaucoup plus dynamique que ce que l'on croyait jusque-là. Les analogies générales suggérant des liens universels doivent être reconsidérées avec prudence, de même que la validité des modèles généralistes et traditionnels à l'échelle mondiale.

Conclusions

Depuis son introduction dans la chronologie des cultures du Paléolithique, l'Acheuléen a eu un début

ambivalent et contestable. Sa description initiale était déjà en désaccord avec les définitions préexistantes, issues des concepts du 19^{ème} siècle concernant l'histoire de la civilisation. Déclassé au rang de phase de transition, il fit réapparition comme synonyme de cultures primitives à bifaces. Rapidement, le raccourci simpliste du biface synonyme d'Acheuléen s'est établi dans la communauté scientifique pour y demeurer jusqu'à aujourd'hui. Il fut adopté en principe pour toute découverte de biface recueilli dans l'ancien monde, et fut de cette manière considéré comme la première culture globale. Avec la marque dite „Acheuléen“, on a suggéré une unité qui n'exista jamais véritablement. En fait, on a réuni des éléments très éloignés les uns des autres, sur un plan chronologique immense, à une échelle géographique quasi mondiale, et dont le seul point commun n'était qu'un outil emblématique.

Sans bonne définition de ce qui qualifie le terme „Acheuléen“ en tant de phase culturelle, ce terme devint quasiment obsolète, bien qu'il soit ancré dans le vocabulaire scientifique depuis près d'un siècle et demi. Cependant, par sa longue utilisation, cette expression reste indélébile. Le caractère contradictoire est délibérément omis, en sous-entendant volontairement une définition locale ou d'un contexte particulier. Rarement des attributs spécifiques furent alloués à ce terme, comme „Acheuléen méridional“ ou „Acheuléen africain“, etc. Ainsi, le raccourci „Acheuléen“ perdit malgré tout toute sa valeur.

De même, la valeur chronologique du terme Acheuléen est devenue discutable, puisque chaque région concernée a connu une histoire individuelle non synchrone. Le concept d'une histoire de la civilisation mondiale est obsolète. Issu d'un concept purement académique de stades successifs depuis des origines simples vers un état sophistiqué, il est trop simpliste et éloigné de la réalité. La conception de base est un truisme logique, mais il n'aide guère à véritablement comprendre le passé. Il faut aussi se demander dans quelle mesure les étapes historiques définies pour une région du globe s'appliquent au reste du monde. L'attribution à une étiquette culturelle est facile, mais masque l'originalité des éléments qu'elle réunit par analogies souvent sommaires.

Le début et la fin de l'Acheuléen restent aussi dans le flou des définitions comme l'utilisation tout à fait libre du terme. Jusqu'à aujourd'hui, le début de l'Acheuléen est corrélé avec l'apparition des premiers bifaces, sans autres arguments. Cette réduction à la présence ou à l'absence d'un outil est peu utile pour définir une culture. De même, la fin de l'Acheuléen reste une énigme. La longue survie du biface occulte un raisonnement bien étayé. On

aborde rarement la question de savoir quels critères doivent être présents pour définir une culture pré-historique. Ainsi la fin de l'Acheuléen se perd dans une argumentation buissonnante sans démonstration unanime.

Est-il possible aujourd'hui de redéfinir l'Acheuléen? Difficilement, car ce phénomène comprend une multitude d'approches à réviser. Devenu un bien collectif, le problème de l'Acheuléen ne peut guère être résolu. Comment structurer un cadre historique comprenant plus de 1,5 million d'années d'histoire humaine et couvrant une énorme aire géographique, et les revendications d'une multitude de chercheurs? Un premier auxiliaire pour résoudre ce cafouillage serait l'utilisation systématique de suffixes pour spécifier la valeur synonyme du terme.

Une autre approche consisterait à abandonner la réduction de l'Acheuléen à son dénominateur unique, le biface, outil générique inventé à répétitions et par convergences. Il se peut que cette forme d'outil universel ait en effet été un modèle inhérent à l'esprit humain et au répertoire culturel de ces périodes. C'est un truisme de dire que cet outil est le fruit d'un esprit et d'une logique qui ne sont pas les nôtres, puisque l'homme anatomiquement moderne ne fut jamais associé au biface.

La réduction de l'Acheuléen au biface masque en quelque sorte la présence de cet outil dans d'autres contextes, notamment au Moustérien. En effet, en Europe, la différenciation entre l'Acheuléen et le Moustérien est diffuse. La persistance des idées d'évolution culturelle considérant chaque étape comme une progression qualitative exclut en quelque sorte les allées et venues de phénomènes de mode aussi pendant le Paléolithique. Dans ce contexte, on peut se demander si les groupes moustériens „riches“ en bifaces, tels que le Moustérien de tradition acheuléenne ou le Micoquien oriental, ne représentent pas une sorte de „Renaissance acheuléenne“.

Comment sortir de ce palais des glaces, avec ses réflexions et ses images déroutantes? Au lieu d'agglutiner de nouvelles observations à des modèles existants depuis trop longtemps, il faudrait essayer de réaménager les éléments à disposition, dans un esprit autorisant l'erreur, et prêt à poursuivre de nouvelles évaluations de manière non conventionnelle, dans un discours scientifique ouvert. Les approches qualitatives sont difficiles à dépasser; la simple constatation de la présence ou de l'absence d'un élément est une approximation trop en noir et blanc. Ce procédé est encore plus embarrassant pour des ensembles statistiquement peu significatifs qui ne présentent qu'un extrait trop limité du quotidien de leur époque. Une approche quantitative raisonnable permettrait de signaler l'importance d'un élément dans le cadre de l'industrie lithique concernée. Une telle procédure déboucherait sur la représentation de la variabilité de l'époque, et de mieux caractériser les industries acheuléennes.

Malgré les critiques formulées, nous disposons aujourd'hui d'un riche fond d'éléments permettant un autre point de départ pour appréhender ce sujet fascinant, et pour relancer une discussion sincère sous une autre lumière. Avec le courage nécessaire pour abandonner les axes traditionnels et adopter de nouvelles approches, une image différente du Paléolithique inférieur se développera, avec un Acheuléen réformé.

Remerciements

L'auteur tient à remercier Jean-Marie Le Tensorer de sa confiance en mes recherches et son liberté d'esprit, stimulant l'encouragement d'aborder des sujets particuliers et peut être provocantes. Je remercie aussi Umm Filib de son appui pour la rédaction française du manuscrit original et surtout pour ses suggestions et remarques.